



CULTURE Le 6 août 2011

Les portes de l'asile ouvrent sur le marché

Les classiques de l'art brut se monnayent au prix fort.

Par FÉLIX GATIER

Alors qu'il y a dix ans une toile de Darger (pleine de fillettes en petites culottes) était estimée aux alentours de 15 000 euros, certaines se vendent désormais dix fois plus cher. Là où un excellent Wölfli ne dépassait guère les 20 000 euros, ses tableaux atteignent actuellement les 200 000 euros.

Mutation. L'art brut est-il devenu institutionnel ? La mutation de notre rapport à la folie et l'arrivée des psychotropes dans les années 60 ont peut-être mis sens dessus dessous ce qu'on appelait parfois l'art «des fous».

Benoît Decron, conservateur du musée Soulages à Rodez (Aveyron) et spécialiste du peintre Gaston Chaissac, considère qu'«il n'y a plus d'art brut à partir de 1945 ; l'art brut, comme tout art, ayant un début et une fin».

Point de vue historique. **A contrario**, le galeriste parisien Christian Berst continue de dénicher de nouveaux représentants de l'art brut, mais refuse ceux qui viennent le voir en se réclamant du mouvement. Pour lui, «un véritable artiste brut ne saurait être au courant de l'existence de [sa] galerie». C'est ainsi que Berst s'est intéressé ces derniers temps aux travaux psychotiques de Melvin Way, artiste schizophrène qui emplit ses petits formats d'équations mathématiques sibyllines.

Le collectionneur Bruno Decharme, directeur de la galerie Abcd (Art brut, connaissance et diffusion), s'est, lui, intéressé aux motifs anxigènes de George Widener (obsédé par le naufrage du *Titanic*, ainsi que par toutes les grandes catastrophes de l'humanité), qui pose sur ses toiles une série infinie de chiffres, badigeonnés exponentiellement de peinture blanche.

En 2010, l'art brut a continué d'aviver les divergences. Antoine de Galbert, directeur de la Maison rouge, qui consacra à Louis Soutter une grande rétrospective en 2012, considère désormais «qu'il faut revoir la définition de l'art brut» et lui substituer la dénomination d'«art autre», loin de la rigidité théorique originelle. Nonobstant, il constate que «l'art brut est sorti du ghetto et n'est plus assimilé à tort à un art ringard ou antimoderne».

«Business». Cette redécouverte contemporaine de l'art brut est fortement liée à l'ouverture, en septembre 2010, du Lam de Villeneuve d'Ascq (Nord), Musée d'art moderne, contemporain et brut, dont l'extension signée par Manuelle Gautrand (l'architecte à qui l'on doit le nouveau visage numérique de la Gaîté Lyrique à Paris) abrite une large collection d'art brut, circonscrivant le courant des prémices du XIXe siècle (les grandes collections amassées par les médecins «aliénistes» Dubuisson ou Ferrière - qui soigna Antonin Artaud) aux créations contemporaines peu ou prou marginales, comme celles du couple d'architectes ACM.

Dans le monde de l'art, la sortie du «ghetto» a donc souvent pour conséquence l'accession au marché. Depuis plusieurs années, l'art brut n'y échappe pas, devenant au grand dam de Benoît Decron «un véritable business», même si, ainsi que l'atteste Constance Lemasson, responsable de l'art moderne chez Cornette de Saint Cyr, «le marché de l'art brut n'est pas un marché spéculatif, comme peut l'être celui de l'art contemporain». La maison Cornette ne s'est d'ailleurs pas trompée en prévoyant, après celle organisée par Tajan en 2010, une grande vente d'art brut lors de la prochaine foire internationale d'art contemporain (Fiac). D'aucuns y verraient la fin d'un idéal. Celui d'une vie hors des sentiers battus.